

L'ÉPHÉMÈRE DU CORPS

I

AU TEMPS DES SANGUINES

Elle s'appuie de toute sa couleur sur l'invisible. Le dessine fidèlement, avec application. Elle s'appuie sur lui pour demeurer dans sa fibre, ainsi liée à son propre territoire intime. Le papier les renforce, les étroit tous deux.

Lorsque je m'appuie de toute ma couleur sur lui, il se tient au plus solide des obscurs. Dans la pénombre discrète des sentiments. Sa force est la mienne, aussi ma mesure.

Un seul corps nous retient à l'autre. Mais qui est qui ? Nous ne le saurons jamais. La vastitude, l'entier, nos peaux étalées dans le temps d'une étreinte, larges étendues. Les lèvres ouvertes, laissant aller et venir l'infini. Confrontations lentes, pénétrations égales. Mais qui est qui ? L'infini reste sans masques, dans la seule exultation cellulaire de se tenir en soi, à l'autre, au semblable.

Je me repose en ton absence. Te respire. Tout est songe et fumée. Un nuage m'envahit. Phantasmes et vérités ! Je retiens mon souffle en ta

présence, ma voix pulmonaire. Ma certitude intacte d'exister à nous deux.

Elle le garde au plus près de son souffle. De l'autre côté du sens, s'endort sur une main, se réveille en son désir. Respire entièrement dans le sang de son être.

UNE DISTANCE DE PAPIER

Le baiser de l'absent est couché dans les draps, la distance d'une faible épaisseur. Seulement une distance de papier !

Je peux être sans toi, blottie en ton absence. Ta présence véritable est mon double.

J'attends pourtant de lui, de son insistance à être là, dans ce temps d'apparaître, d'impressionner ma profondeur.

Je suis l'effacement perpétuel et multiplie sans cesse mes effets dans l'atmosphère du songe d'exister.

LA PERMANENCE DE L'INVISIBLE

II

Ma disparue décorée de flammes et d'incertitudes. Qui es-tu pour fixer la vérité sans la voir ?

L'abat-jour est dans mes yeux. Disons-le, mon cerveau. Vous ouvrez la porte de ma chambre, je n'y suis pas. Je vois bien que vous m'imaginez, point par point. Vous construisez la constellation de ma présence. Ce que vous trouvez dans vos mains ! Les mues, le songe, les états successifs de ma peau. Il reste si peu à durer encore.

Ce n'est pas un miroir et pourtant je me vois !

Encore une fois, je vous en prie, demeurons ensemble, le temps de se faire à l'idée de disparaître. Je tente de vous fixer...mais déjà l'effacement, la perte, comme un sourire se défait défaisant mon visage.

Reste de moi, ton insistance à me maintenir en vie ! Tes efforts sont délicats. D'où tiens-tu cette volonté vaine ?

A toutes celles qui, ceux-là dans l'antichambre, je me tais pour toujours au fond de l'immobile. Je me tais pour toujours de connaître le peu de signes qu'il me reste à vivre. A toutes celles qui, ceux-là dans l'antichambre, je m'efface en moi. Jouissant de disparaître.

Je suis revenue plusieurs fois de moi-même ! Il n'y avait personne sur le terrain d'action. Juste un parterre de fleurs et d'absence en bouquet. Donne-moi rendez-vous avec la durée des sentiments, de l'action et du verbe.

Encore, encore, disaient ses yeux. Ses lèvres se taisaient sur les poumons du désir. Encore, encore, mais qui étaient ce corps nu, ces muscles autour d'elle, de lui, ce verbe débordant ?

La moitié de mon visage maintenait l'autre en vie. Je commence à perdre la mémoire. Qui étais-tu pour moi alors que je ne suis rien sans toi ?

Puis, la vague est passée, le sable de son visage s'est défait dans la nuée. Sur l'ensemble invisible !

AMOUR

III

Je me suis réveillée, tu étais là, partout ! De corps en corps, d'humeur en humeur, une répétition, humanité sereine de tendresses appuyées. Des êtres tournoyaient avec lenteur autour de l'extase. Nos semblables répétaient à l'infini les figures de l'accouplement, celles du songe et de la durée. Je te désire mon amour ! Déposons nos membres dans le foyer de nos humeurs. Soyons ensemble, au plus près, pour cet instant de toujours.

INFANS

IV

Sans fin, la foule se présente à elle-même, sans fin et sans compter, des enfants, des enfants... Déroule ses utopies. Ses sarcasmes, ses envies. Ses hanches imagos. Ses positions intimes. Ses rêveries. Ses affirmations passagères. Sa naïveté. Son éclat de rire d'être au monde.

Je suis la nue, la Pompadour, le timide aux mille fantasmes d'agates bleues. Je suis la mélancolique, l'absorbée, la têtue qui frise étouffant le doudou, le soldat inconscient, l'accordéoniste du pauvre insistant sur la brèche, le mendiant décharné. La désirante, le courageux. Je suis la grâce naissante, l'obscur en devenir, la figure du saint de papier, l'amoureuse en souci, le baroudeur des stades, la branchée de service, l'interrogative, l'assuré, le farceur, le funambule sans tête ni loi, le juste, l'arlequin des peintures... Je reviens du cimetière, de la douche, du bac aseptisé des naissances. Je reviens d'une époque révolue, du passé dévorant. De l'enfant père, de l'enfant mère, de l'enfant des mystères et de la corrosion. Je suis celle de la terre, celui du feu, du nombre et de l'écueil. Je suis la sanglante, l'exilée. Le retardataire. L'enfant qui pose devant vous.

Du temps des farandoles enfantines nous étions au plus près de l'éternité. Il y avait de la joie dans les feuillages, des jouets sur la table de nuit. Notre corps était à nous.

D'OÙ VENONS-NOUS ?

V

Nous ne saurons jamais ce qu'ensemble nous demeurons. Des corps et des corps allongés dans l'Histoire, entre les cénotaphes sans répit et l'éjaculation des masses consciencieuses. Debout, allongés, debout...Entre la légende, les églises forcenées, les campagnes enivrantes, les rendez-vous d'amour, les fusions et le déambulatoire des lois. De l'air, de l'air, de la respiration !

Joël Bastard

*En Beule
Mai 2017*